MELLO MORAES FILS

Poemes

de l'Esclavage

Légendes des Indiens

Ao Sr Ferdinand Denis,

o mestre illustre e caro,

Homenagem da mais respeitosa consideração do autor.

Mello Moraes Filho

POËMES
DE L'ESCLAVAGE
ET
LÉGENDES DES INDIENS

TYP. DE G. LEUZINGER & FILHOS, RUA D'OUVIDOR 31 — RIO DE JANEIRO

À

VICTOR HUGO

Un écho affaibli de ses chants de liberté !

Hommage timide et respectueux de

MELLO MORAES FILS.

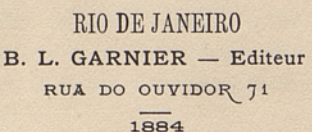
MELLO MORAES FILS

POËMES
DE L'ESCLAVAGE
ET LÉGENDES
DES INDIENS

Traduction de la *Revue Commerciale, Financière et Maritime.*







RIO DE JANEIRO
B. L. GARNIER — Editeur
RUA DO OUVIDOR, 71

1884



INTRODUCTION

Ces lignes n'étaient pas destinées à figurer en tête de ce livre: elles avaient été tracées en temps pour la *Revue Commerciale*, *Financière et Maritime*, c'est assez dire qu'elles sont l'expression d'idées dont l'indépendance n'a jamais été mise en doute jusqu'ici.

Mr. le Dr. Mello Moraes fils nous ayant fait l'honneur de nous demander une introduction à ses *Poëmes de l'Esclavage* traduits en français par la rédaction de la *Revue*, nous avons pensé que notre opinion, relativement à l'esclavage au Brésil, serait plus favorablement accueillie ici que développée dans une feuille qui s'occupe plus spécialement d'économie générale et ne marque son passage que durant le temps qui s'écoule entre un numéro et un autre.

Nous ne venons donc pas présenter au public Mr. Mello Moraes fils ; son nom seul est une recommandation pour ses contemporains et, il nous faut regretter en passant que les œuvres de Mr. le Dr. Alexandre Mello Moraes père n'aient pas été traduites dans un idiôme plus répandu que ne l'est la langue portugaise. Père et fils laisseront un nom vénéré des générations futures ; tous deux ont milité en faveur de la liberté non seulement des esclaves, mais aussi des hommes libres de leur patrie, ils ont illustré les lettres brésiliennes. À la postérité de nous dire ce que l'un et l'autre ont ou auront fait de profitable pour la grandeur de leur pays.

La question de l'esclavage est aujourd'hui localisée : elle appartient tout entière au Brésil à qui il convient à notre avis de la discuter sans contrôle.

Si au lieu de résider dans l'Empire, nous étions encore mêlé à la vie des nations qui s'agitent aujourd'hui sous les cendres toujours fumantes de l'éruption de 89 nous pourrions peut-être nous associer à l'indignation que soulève le maintien de l'esclavage dans un pays qui n'a cessé depuis 62 ans de marcher à grands pas vers le progrès. Nous combattrions aux côtés de tous ces hommes qui font appel aux sentiments humanitaires pour flétrir le pays qui sert aujourd'hui de dernier refuge à l'esclavage.

Si nous ne connaissions pas l'esclave au Brésil ou si nous ne le connaissions que par ce que nous en aurions ouï dire dans les cabinets particuliers de Brébant, alors que l'imagination est excitée et la fibre lacrymale plus tendue, nous ne blâmerions pas ceux qui paraissent tenter une croisade contre l'esclavage. Mais outre que nous vivons depuis des années au milieu de ces esclaves de l'égoïsme humain universel qui les a légués et relégués au Brésil, tels qu'il les a trouvés et volés dans les terres inexplorées de l'Afrique, nous avons pu constater que ces êtres ne motivent pas la commisération de laquelle ils sont l'objet.

Il y a moins d'esclaves souffrant de l'esclavage que d'hommes libres victimes de l'excès de liberté et cela relativement bien entendu. Le nègre africain a fait place à une entité qui n'est ni classée ni susceptible d'aucune classification. La brute, le sauvage s'est presque fait homme au contact de la civilisation ; moins l'instruction qui n'a pas été mise à sa portée pour une raison facile à concevoir, les sensations primitives du nègre se sont modifiées. S'il est honnête esclave, s'il accepte sans trop se révolter les conditions de la situation qui lui a été faite dès le berceau, il n'a pas à souffrir des conséquences de cette situation plus qu'un honnête citoyen ne souffrira de sa misère, de son infortune, de ses espérances déçues !

Or pas de misère proprement dite, pas d'infortune digne de ce nom, pas d'espérances déçues pour l'esclave. Sa vie tout entière est résumée en quatre périodes peu distinctes pour lui: naître, travailler, *vivre* et mourir.

Est-ce sur les conditions de cette existence singulièrement simplifiée que s'apitoient les abolitionnistes ou seulement parce que l'esclave n'est pas comme eux, électeur ou éligible et qu'il ne jouit pas de toutes les *prérogatives* de la liberté?

Nous ne le croyons pas.

Pour tout Brésilien digne de ce nom, le Brésil n'est pas préparé à une brusque émancipation telle que paraissent la désirer quelques abolitionnistes.

La loi du 28 Septembre est là avec tous ses effets et il suffit de savoir que depuis 1871, il ne nait plus d'esclaves au Brésil, pour être convaincu que l'esclavage est mort. Mais pousser les derniers rejetons de ce néfaste fait historique, à la révolte, exploiter leur ignorance et leur bonne foi, faire pression sur leur intelligence restreinte pour tenter le renversement immédiat d'une institution sur laquelle est assis encore le *Deus ex Machinâ* du pays, c'est là un crime de lèse-patrie duquel on n'a pas la ressource de rendre responsables ceux qui le commettent. On ne peut, à notre avis, leur accorder même l'imputabilité de leurs actes: ils semblent n'avoir pas conscience de leurs faits et gestes car

ils ne paraissent avoir en vue que de précipiter leur patrie dans un abîme dont ils sont incapables de mesurer la profondeur.

A côté de cette propagande ou plutôt la précédant nous avons eu les poëtes. Castro Alves entre autres dominant ses contemporains des hauteurs d'un talent incontestable. Celui-là nous a créé et présenté un esclave tel que nous ne l'avons vu nulle part. Il a entouré les victimes de tous les accessoires que lui prêtait une imagination aussi fertile que la nature à laquelle il demandait ses inspirations et dépouillant ses sujets de leurs côtés abruptes et naturels il les faisait parler sentir, aimer et soupirer comme l'ont fait les poëtes d'autres régions et d'autres temps dont la lyre ne répercute que les plaintes d'individus dont les souffrances croissent en raison directe de la civilisation au milieu de laquelle ils ont vécu.

Ce n'est plus, avec Castro Alves, le cri du nègre tombant sous le fouet, que nous entendons, ce sont les derniers accents d'André Chenier conduit à l'échafaud : « *Et pourtant il y avait quelque chose là !...* »

Quelque bonne volonté qu'on y mette, est-il admissible même pour ceux qui ne le connaissent pas qu'un nègre endure les tortures morales d'André Chenier : celui-ci souffre-t-il, aime-t-il, meurt-il comme celui-là !...

Faites-nous chanter le corbeau dont nous n'avons jamais entendu que le croassement sinistre et vous n'exciterez que notre hilarité.

S'en suit-il de là que nous ne nous apitoyions pas sur le sort de l'esclave. Non ! nous sommes pris de pitié pour lui comme pour tous les déclassés et est-ce seulement l'esclavage qui nous les fournit ? — Nous l'avons dit souvent : l'esclave au Brésil n'est pas le martyr qu'on se plaît à nous représenter. Il est plus heureux que l'homme libre que l'on priverait de sa liberté pour le *condamner* au travail. Nous avons affirmé quelque part et affirmons encore aujourd'hui, que l'esclave n'est pas soumis en général à de mauvais traitements. Le maître quelque dur et inhumain qu'il puisse être du reste a tout intérêt à bien traiter ceux qui le servent et nous ne sachions pas que le Brésilien soit dépourvu plus que tout autre homme de sentiments humanitaires.

La cause de l'esclavage est gagnée, mais ce n'est pas la propagande intempestive à laquelle nous assistons qui nous édifierait sur le sort de l'esclave au Brésil. Ceux que nous plaignons sincèrement, sont les êtres libres, qui rebelles à la civilisation se retranchent derrière les murs inexpugnables de la barbarie ; ceux qui s'enfermant dans les déserts sans horizons de l'Afrique ne vivent que de guerres, de despotisme, de cannibalisme et d'atrocités que

nous devinons sans pouvoir les définir, ce sont ceux qui ont livré leurs frères à la spéculation des traitants alors que leurs appétits sanguinaires étaient satisfaits ; ce sont ceux en un mot qui sont réellement victimes de l'indifférence providentielle ou humaine qui les abandonne tels que leur nature spéciale, unique et primitive les a créés.

Mais nous n'avons que faire de plaindre l'esclave au Brésil, quand nous songeons qu'il pourrait user lui aussi de la liberté que nous venons de définir et qui est le seul apanage de ceux qui vivent dans les pays qui l'ont fourni.

L'esclave brésilien est la résultante d'un crime qui a enfanté une institution ; il nait esclave comme nous sommes né libre, sans savoir pourquoi ni comment, incapables l'un et l'autre de savoir, à un moment donné, ce que nous ferions plus tard de la liberté *native* ou de la chaîne natale. L'esclave vit esclave plus facilement par exemple que le citoyen libre *n'embrasse* la carrière de soldat. Tous deux ont à se soumettre à des lois qu'ils n'ont pas créées. Ils ont tous deux à se plier aux exigences d'une discipline qui les condamne à temps ou à perpétuité à des peines auxquelles il ne leur est pas donné de pouvoir se soustraire. C'est l'aliénation temporaire de la liberté pour l'un, perpétuelle pour l'autre et quel est celui qui souffre davantage: — La réponse est écrite dans les annales du passé et

de l'esclavage dans tous les temps, comme aussi dans les archives des tribunaux militaires. On peut nous croire, l'esclave brésilien se soumet facilement à sa destinée et l'esclave africain à qui il est donné de se souvenir encore de la terre natale, préfère de beaucoup l'esclavage brésilien à sa liberté africaine. C'est en vain qu'on écrirait le contraire.

Il nous faut laisser de côté le prisme à travers lequel nous considérons non pas l'esclavage mais l'esclave. Celui-ci n'a pas à se plaindre du sort qui lui a été fait, il ne lui en avait pas été réservé d'autre ; il ne saurait pour l'instant que faire de la liberté telle que nous l'entendons pour nous, elle ne peut s'adapter à son niveau intellectuel et les abolitionnistes seraient tout étonnés et singulièrement surpris qu'on plaçât à leurs côtés ces citoyens d'un nouveau genre en leur imposant de vivre avec eux après leur avoir octroyé les bénéfices des immortels principes !

Répétons-le, il n'y a rien à dire, rien à faire après la loi du 28 Septembre 1871. L'esclavage est mort : le jour de la résurrection venu, la liberté sortira du tombeau !

Poëtes et pamphlétaires comme ceux dont nous venons d'esquisser la manière sont également dangereux dans le moment actuel : les uns, parce qu'ils nous présentent une anomalie, les autres parce qu'ils sont un péril constant pour leur pays. De

tous les écrivains qui ont traité la matière, pas un ne nous a paru aussi intéressant, aussi vrai, aussi plein de son sujet que Mello Moraes et sa propagande, si tant est qu'une propagande quelconque fut encore nécessaire, est la seule qui eût quelque chance de réussite.

Mr. Mello Moraes poursuit mais n'inaugure pas une œuvre de rédemption. Il s'est renfermé dans le cercle tracé par l'humanité et n'en a jamais franchi les limites.

Tout ce qui a été écrit ailleurs et ici par d'autres sur l'esclavage et sur l'esclave au Brésil n'avait pu fixer notre attention. Nous avons déploré qu'une cause dont la justice n'était plus discutable fut compromise par le seul fait de ceux qui en ont pris la défense. Les articles des journaux abolitionnistes sont d'une telle violence, l'expression d'une impatience tellement irascible et désordonnée, que leurs auteurs tomberaient immédiatement, dans tout autre pays, sous le coup de l'article du code pénal qui punit l'excitation à la révolte contre l'ordre des choses établi.

La propagande faite à l'étranger est pire encore : elle est, nous ne dirons pas confiée, mais accaparée par des hommes qui se disent Brésiliens et qui comme tels, s'en vont froidement, cyniquement étaler au delà des mers la plaie qui ronge leur patrie. Cette propagande aussi infructueuse

qu'anti-patriotique n'a qu'un but : mettre en évidence leurs auteurs, appeler l'attention du journalisme étranger sur leur personnalité et clouer au pilori de l'histoire un pays qui lutte constamment pour prendre place au banquet de la civilisation universelle.

Faire un crime au Brésil de ce qu'il n'a pas encore secoué le joug d'une institution que lui ont légué les Portugais qui s'en débarrassaient *à leur profit*, c'est de l'ignorance au dernier chef, c'est ne pas connaître les rouages économiques de l'Empire, c'est laisser croire à l'extérieur que l'esclave est plus esclave ici que dans son pays d'origine, c'est s'apitoyer sur une infortune qui n'existe que dans l'imagination des rêveurs ou d'hommes qui n'ayant pas d'autres mérites veulent s'en faire un en prenant en main une cause déjà jugée.

S'il reste une accusation à diriger contre le Brésil, c'est d'avoir paru maintenir l'esclavage jusqu'à nos jours et d'avoir perpétué l'usage d'un mot qui devrait être rayé du vocabulaire de la civilisation.

Plaçons-nous franchement en face de la question et cherchons à la résoudre pour en tirer l'absolution pleine et entière de l'Empire Sud-Américain. Tout d'abord, le Brésil considéré quant à son autonomie n'est que le légataire de l'institution et la constitution de l'Empire ne fait pas la moindre

allusion à l'esclavage. C'était déjà faire ses réserves pour l'avenir. Le cri d'indépendance n'atteignait que la métropole portugaise et ne pouvait être entendu des propriétaires d'esclaves. C'eût été là une révolution venant s'ajouter à une révolution et José Bonifacio de Andrade e Silva ne pouvait tout à la fois faire déclarer libres et les Brésiliens et les Africains.

Mais en supposant qu'en 1822, on eut rendu la liberté aux esclaves importés jusqu'à cette époque, il eut fallu tout au moins les restituer à leur patrie et la civilisation générale eut-elle gagné quelque chose à cela. L'Africain resté en Afrique n'est-il pas exactement celui que nous aurions pu y trouver en 1822? — N'est-ce pas la même barbarie, le cannibalisme ne s'y pratique-t-il plus, les prisonniers de guerre faits de tribus à tribus ne subissent-ils plus le sort qui était leur partage il y a un demi siècle et nous le demandons aux explorateurs de l'Afrique: l'ont-ils trouvée prête à entrer dans le concert universel ou disposée plutôt à résister à toute invasion de quelque nature qu'elle soit?

Par contre, l'esclave brésilien né en Afrique est-il supérieur aujourd'hui, nous ne dirons pas à ses compatriotes mais à ses congénères vivant librement sur les bords du haut Niger, du haut Sénégal, du lac Tchad et dans le Darfour? — Assurément oui, puisqu'il est prêt dès aujourd'hui à faire un

citoyen brésilien, (a entrar no gremio social!) dès que les lois brésiliennes le lui permettront.

Quant à l'esclave africain, c'est-à-dire à celui provenant de l'Afrique, nous doutons que si la liberté lui fut restituée à la seule condition d'être réintégré au milieu des siens, il acceptât les bénéfices d'une telle faveur. Quelque inférieur que soit le niveau intellectuel de ces êtres déclassés, ils n'hésiteraient pas à préférer, leur vie durant, la situation telle qu'elle leur est faite aujourd'hui.

En somme esclave africain ou esclave né au Brésil, valent mieux que les Africains libres de l'Afrique et le Brésil, qu'elle que soit la route qu'il ait prise pour cela, a plus fait pour l'humanité que les nations qui n'ont, ou jamais pu ou jamais voulu faire pénétrer leurs armées civilisatrices dans le centre de l'Afrique.

Ce que nous venons d'écrire sera stygmatisé par tous les hommes qui ne connaissent de l'esclave que ce qu'on leur en a dit, mais mieux que ceux-là nous avons pu juger des bienfaits de la liberté, nous avons vu l'Inde, les Indiens et les Coolies employés *librement* dans les factoreries anglaises; nous connaissons les nègres libres au Sénégal et à Mozambique et nous affirmons que l'esclave au Brésil jouit d'une liberté beaucoup plus étendue que tous les parias qui grouillent dans les terres baignées par les flots bleus de l'Océan indien.

Dans le procès que nous venons de faire à l'esclavage au Brésil, nous nous sommes placé comme juge sévère et impartial d'une cause qui touche aux intérêts immédiats d'un pays que nous étudions depuis 12 années.

On calomnie le Brésil, et quelques Brésiliens ont pris à tâche de lancer l'anathème sur une institution de laquelle ils ont, sans aucun doute, profité plus que pas un de leurs compatriotes. Il appartenait à un étranger de faire justice de cette réthorique de carrefour et de cabinets particuliers qui s'est mise à inonder les rues de Rio de Janeiro et l'asphalte des boulevards parisiens. Nous avons dit ce que nous pensons de l'esclavage et nous faisons l'émission de nos idées dans un moment ou tous les esprits sont surexcités ici par une propagande néfaste, inutile et dangereuse pour la société brésilienne et pour le pays tout entier.

Ces lignes resteront en tête d'une œuvre de régénération. Mr. Mello Moraes fils ne demande pas l'émancipation de l'esclave, il le présente tel qu'il est et laisse aux législateurs et à ses contemporains le soin de discerner si l'esclavage est mur pour la liberté.

Ce sont les misères, les douleurs, les sensations de ces deshérités que l'auteur nous fait entendre. Il a dépouillé la poésie de ses effets alexandrins, ses vers ne sont pas des chants, mais bien

de naïves chansons douces et tristes que le nègre captif apprend et répète dans la senzala. L'écho des grandes forêts nous apporte ces plaintes de l'esclave, les soupirs de la mère, les vagissements de l'enfant et nous sommes pris d'une douce pitié, notre cœur saigne en entendant les lamentations de ces âmes ou les émanations divines et humaines se font déjà sentir. Ce n'est plus la brute africaine que nous avons en face de nous, c'est l'homme qui né esclave, il est vrai, a vécu et vit au contact de la civilisation.

Mr. Mello Moraes sait bien qu'il n'a pas le droit de dépouiller le maître de sa propriété, mais il excite sa compassion, il le rend plus doux, plus humain ; il l'implore par la bouche de tous les infortunés et il fait plus pour la liberté et pour l'humanité que tous les écrivains qui fomentent les passions et des possesseurs et des possédés.

Quand on a lu *les Poëmes de l'Esclavage* on devient meilleur : esclaves et maîtres modifient leurs sentiments vis-à-vis les uns des autres ; ceux-là acceptent avec plus de résignation la condition qui est leur apanage, ceux-ci sont plus près de se laisser emporter par des mouvements généreux, et de rendre spontanément la liberté à tous ceux qu'ils croiraient préparés à mourir sous le toit qui les a vus naître et les a abrités jusqu'ici.

Cette propagande est saine, sainte, inspirée et

plus profitable à l'esclave que celle inaugurée par les abolitionnistes de nos jours. — Qui n'a pas de profession au Brésil s'y fait abolitionniste aujourd'hui. C'est presque un moyen d'arriver à la fortune. Les théories développées par ces terrorristes d'un nouveau genre sont d'autant plus dangereuses qu'elles peuvent paraître inspirées par le plus haut amour du prochain en général et du nègre en particulier.

Le philantrope qui n'entend que de loin ces imprécations contre l'esclavage, se laisse entraîner et condamne sans merci, à la honte, à l'opprobre un pays, dont l'unique crime est d'avoir enfanté des hommes libres qui font un si déplorable usage de la liberté, dont le tort est de tolérer ces excès d'imagination, de langage, de démagogie qui compromettent la sûreté du citoyen paisible et honnête et mettent en péril la fortune publique et particulière.

Nous avons traduit partie des œuvres de Mr. Mello Moraes fils : elles sont dignes d'être lues, relues et méditées. L'auteur y a consacré toute son intelligence, tout son talent, tout son génie et il est devenu le chansonnier unique du captif, le poëte de l'esclave ; il lègue en outre à l'avenir un monument ethnographique, le seul qui survivra et dira aux générations futures ce qu'était l'esclavage au Brésil en l'an du Christ 1882.

On reprochera peut-être à Mr. Mello Moraes

de n'être pas toujours correct, de ne pas écrire dans une langue très pure, de ne pas se soumettre à toutes les lois qui régissent la versification ; mais, que nous importe cette transgression à des préceptes littéraires si transgression il y a.

Mello Moraes a chanté comme chantent les nègres esclaves et les mots ou leur syntaxe lui faisant défaut il a puisé largement dans le vocabulaire inédit, à l'usage d'hommes se servant d'une langue qu'aucune grammaire n'a jusqu'ici coordonnée.

Sertões e florestas, *Cantos do Equador*, *Poemas da Escravidão*, *Escravos vermelhos*, *Mythos e Poemas* etc., sont autant de perles pour la littérature brésilienne ; pour cette littérature composée de mélanges si divers et qui a maintenu le mot portuguais, a emprunté la syntaxe française, s'est enrichie et s'augmente chaque jour d'expressions qui ne peuvent être adaptées qu'à un pays dont la nature est exceptionnellement grandiose et incomparable.

Le Dr. Mello Moraes peut être considéré comme le grand prêtre du *réalisme brésilien :* il n'imite aucun de ses devanciers, et ne peut avoir de disciples qu'au Brésil. Ce réalisme serait de l'idéalisme pour les adeptes de Zola et les admirateurs des créations de cet auteur qui a si brillamment inauguré une école.

Le réalisme dans l'esclavage, le réalisme dans les légendes des indiens, le réalisme dans le grondement sourd des grands fleuves précipitant leurs

eaux et faisant sentir leur puissance prodigieuse jusqu'au milieu de l'Océan, le réalisme de cette nature qui n'a d'égale nulle part au monde, c'est bien là pourtant le réalisme brésilien et cependant quelle distance le sépare de la manière de Zola dans les Rougon-Macquart. L'assommoir et ces tonneaux d'eau-de-vie, ces appareils distillant le cynisme, l'ivresse, la prostitution, le delirium tremens. Ici les grands horizons ; le *Jequitibá* séculaire des forêts vierges, léché par les flammes de la « queimada », allumée par l'esclave, et tombant brisé aux pieds de l'homme enchainé. Roi des forêts brésiliennes, roi des déserts africains, tous deux couchés, l'un par la hache, l'autre par le fouet ; tous deux victimes de cette puissance qui s'appelle la force !

Dans ce réalisme en littérature brésilienne, pas de tonneaux remplis d'alcool, mais l'eau des torrents indomptés s'élançant des hautes montagnes ; pas d'appareils distillant l'ivresse, mais l'air pur pénétrant à pleins poumons dans des poitrines altérées de liberté, d'espace et de vie ; pas de prostitution volontaire, mais simplement l'acte brutal de la reproduction sans amour mais sans haine, pas de grand mère qui *se vide*, mais la mort naturelle, sans une des contractions que la vie ait imprimée et laissée sur la face du cadavre ; pas de delirium tremens enfin, mais les tortures dans la « senzala » !

Voilà le réalisme ici et là. Tous deux sont

vrais, réels, mais la scène et les acteurs sont changés, c'est le réalisme américain en opposition au réalisme parisien.

C'est Paris et la liberté !

C'est le Brésil et l'esclavage !...

C'est là-bas Nana qui se vend, qui se donne, qui se vautre sous des monceaux de soie et d'or, sans profit pour l'avenir, avec laquelle finira l'humanité, dont les effluves du délire spasmodique iront se perdre dans l'égout voisin ; c'est ici la femme esclave que l'on prend, que l'on viole mais qui enfante des générations libres. C'est Nana qui revendique sa part des droits de l'homme, c'est l'esclave qui tend le sein aux produits du *ventre libre !*

N'est-il pas vrai que c'est là le réalisme dans les deux mondes : l'ancien et le nouveau ! Là-bas Zola, ici Mello Moraes, créateurs d'une école tout-à la fois similaire et dissemblable. Nana, résultante des institutions du pays qui donna au monde la liberté ; l'esclave mère semblant demander à l'enfant qu'elle allaite d'être le régénérateur de cette liberté conspuée, trahie, prostituée ! de cette liberté dont usaient les peuples contre les rois du monde mais dont l'esclavage a si peu bénéficié.

Nous croyons avoir eu raison de dire que Mello Moraes est le grand prêtre du réalisme brésilien si tant est qu'Emile Zola soit le grand prêtre du réalisme parisien. Il y a entre eux la différence qui

peut exister entre deux religions par exemple. Le Catholicisme et le Boudhisme : c'est la Bible de l'Inde en opposition à celle qu'on nous dit avoir été dictée des hauteurs du Sinaï. C'est Zola officiant dans l'étroit espace compris entre les fortifications de Paris ; c'est Mello Moraes, pontife de la nature et des espaces sans limites.

Celui-là, fait *réellement* du réalisme ; puisqu'il a l'intention de peindre ce qui lui est donné de voir à l'œil nu, ce qu'il entend d'une extrémité de Paris à l'autre, et qu'il dépeint ce qui se passe de la barrière d'Enfer à celle de La Chapelle ; celui-ci fait plutôt du naturalisme, puisque c'est la nature et l'homme vierges qui l'inspirent.

Ici cette différence que nous sommes obligé de noter entre le réalisme et le naturalisme.

Zola fait du naturalisme, dit Mr. le Dr. Sylvio Romèro, mais ce professeur émérite a eu le tort de tenter un rapprochement entre Zola et tous les hommes qui ont illustré, comme critiques de leur temps, cette deuxième moitié du dix-neuvième siècle.

Dans son étude trop courte sur le naturalisme en littérature Mr. Sylvio Romèro a surtout considéré les hautes personnalités, qu'il passe en revue, comme critiques et nous ne comprenons pas qu'Emille Zola ait trouvé sa place à côté de ses devanciers ou de quelques uns de ses contemporains. A notre avis, à une même époque le même fait, la

même individualité vis-à-vis de la critique changent avec la plume qui les peint et cette plume est guidée par des idées modifiées par l'effet du prisme mental à travers lequel elles sont tamisées.

L'individualité, le fait restent assurément les mêmes et ne prennent un autre aspect que parce que le jugement est la résultante d'interprétations, d'appréciations différentes.

Les monuments que laissent après eux ces grands penseurs prendront divers noms en littérature. Les uns auront fait du réalisme, d'autres du naturalisme et c'est à cette dernière subdivision de l'ethnologie qu'appartient dès à présent Mello Moraes fils. Le réalisme de Zola ne peut être réel au Brésil, le naturalisme de Mello Moraes ne pourrait s'inspirer des éléments fournis par *la nature* parisienne.

Tous ces écrivains auront comme l'auteur de l'histoire de Port Royal, fait de l'ethnologie appropriées au moment historique auquel ils ont demandé leurs inspirations et ceci admis, l'ethnologie de Saint-Beuve et de Gervisus, de Renan et de Buckle, de Thierry et de Curtius, de Taine et de Karl Frensel, de Macaulay et de Villemain, de Zola et de Mello Moraes enfin, différera suivant la manière, l'opinion, l'époque, le lieu et les hommes, qu'ils auront étudiés à travers le prisme propre à chacun d'eux.

Du Paris de l'Empire, les Rougon-Macquart

et la pourriture impériale d'après Zola et, cette horreur physiologique si largement tracée ne fera pas oublier l'esthétique de Taine, professée à la même époque.

Nous sommes de l'avis de Pierre Véron contre toux ceux qui n'ont pas qualifié *Pot Bouille* de chef d'œuvre régénérateur.

« Mr. Zola, dit-il, se place toujours à un faux point de vue. Selon lui, le laid seul est dans la nature. »

Grosse erreur !

Il existait naguère, sur la place du Panthéon, une boutique étrange que tous les passants de ce quartier ont connue. Cette boutique était divisée en deux. D'un côté, des *water-closets*. De l'autre, un étalage de fleuriste.

Cumul bizarre, mais authentique.

Bien singulier aurait été le goût de celui qui aurait mieux aimé élire domicile dans le premier compartiment que dans le second. N'est-ce pas l'histoire du naturalisme.

Pour lui, les *water-closets* sont naturels. Les fleurs ne le sont pas. Il se complait au parfum documentaire des *buen retiro*. Les roses et les lilas lui répugnent.

M. Zola s'étonne que cette préférence ne soit pas universelle. Nous nous étonnons de son étonnement.

On lui dit qu'il a tort de s'acharner aux descriptions repoussantes et qu'il devrait au moins varier son répertoire en y introduisant quelques floraisons. Il trouve le conseil outrageant.

Que répondre à cette monomanie ?

Les générations qui nous suivront, auront à choisir d'après leurs goûts et leurs tendances entre les diverses études faites de notre France par tous les auteurs amis et ennemis, historiens, réalistes ou naturalistes qui s'en sont occupés.

Les écrits de Mello Moraes fils seront dans un siècle la peinture réelle et unique de l'Esclavage quand le dernier esclave aura disparu pour jamais, non seulement du Brésil, mais de la surface du globe.

Les temps sont-ils proches !...

C. Morel.

POËMES

DE L'ESCLAVAGE



POËMES
DE L'ESCLAVAGE.

AVE CÆSAR!

Sire!

Au moment où l'éternel Océan, ce perpétuel grondeur, ce fossoyeur souverain qui attend les funérailles du monde, lançait ses vagues sur le pont du navire de Colomb, — le grand nautonnier gênois eut un songe sublime; un cantique d'allégresse s'éveillait dans son âme!

Le temps, lyre grandiose entre les

mains de l'immense Atlantique, sublime ménestrel de deux mondes, résonna d'un hymne colossal, — mot d'ordre aux âges qui furent, et sa voix profonde retentit jusqu'aux lointains rivages où la tempête mugissante secoue ses longs tourbillons d'écume, — comme un oiseau qui, dans son vol, laisserait tomber ses plumes!...

Il songeait, Sire, ce nouvel Adamastor, non à une terre d'esclaves, mais à d'opulentes et libres contrées! sans cela, son fragile esquif eut été le jouet des vents et se fut transformé en catafalque, avec les étoiles pour flambeaux, et lui, la face tournée vers le ciel, un mort dans sa bière.... puis la nuit.... l'éternité....

Il n'en fut pas ainsi, non, Sire ; il aborda aux plages d'un splendide désert. Dieu, Providence dont les lois sont immuables, envoya le Nouveau-Monde, sous les traits d'un sauvage dans sa pirogue, lui dire : « Viens Colomb! Ne vois-tu pas mes fôrets sans fin? Sous ces dômes

immenses, sous ces arcades sombres, la liberté célèbre ses plus belles fêtes! »

Au sein des bois séculaires et ombreux roulent les flots d'un fleuve dont les eaux rebondissent et s'étendent... Le condor, ce léviathan des airs, qu'il fend dans les hautes profondeurs et mille oiseaux au riche plumage, s'ébattent dans la pourpre éclatante des rayons du soleil couchant, où leurs ailes vaporeuses prennent des teintes de neige et de nacre!

Le serpent frileux sous les plus ardentes zônes, se love et dort de son lourd sommeil.

Le roi des fleuves, l'Amazone, le San Francisco aux eaux abondantes; le grand Paraná, conduit jusqu'à la Plata les pas vacillants de l'indigène!

Sur l'horizon limpide se détache le haut pic de la montagne, semblable au doigt de Dieu sur le livre de l'avenir!...

Colomb et l'Amérique se sourirent à cette pacifique victoire: c'étaient deux so-

leils dont la splendeur obscurcissait jusqu'à celle de la gloire.

Mais vint l'ambition, vint la tyrannie, l'Européen conquiert ce trône sauvage, asservit toute la race, sa spoliation s'étend à tout. Le Christ se voila ; l'autel se transforma en comptoir et le moine conduisit l'indigène captif au presbytère...

L'Évangile devint un appât qui prenait les plus braves en les cathéchisant ; le pêcheur d'hommes pour la Foi, se fit pêcheur d'esclaves !...

Comme une torche incendiaire, l'oppression étend ses ravages du sud au nord ; la mort, sur son livide coursier dévaste et dépeuple les forêts.

Devant cette horrible hécatombe, les tribus effrayées, les genoux aux dents, serrant leurs jambes repliées, leurs bras amaigris, se cachent au plus profond des grands bois, et fuyant la clochette perfide de la mission commencent leur lugubre exode.

Les champs du moine et du colon ne produisirent plus, mais le noir apparut; alors coula le sang des peuples de l'Afrique. Au delà, dans les mers où brille la Croix du Sud, les voiles d'un navire, le brick du négrier; un corps qui plonge, les cris, l'horreur, l'angoisse... A la poupe un requin qui guette à fleur d'eau.

Puis vint la fièvre, la peste; l'insurrection naquit: le Quilombo ([1]) devint la forteresse, la rédemption!

L'Afrique sanglotte; esclave, folle, errante, elle cherche une trève à son martyre; elle appelle à son aide jusqu'à l'insurrection. L'insurrection, Sire, qui pour elle est l'aurore de la liberté. Cette révolte inconsciente allège pour le captif le poids de sa chaîne.

Vous savez, oui, vous savez combien est rude le chemin que suit l'homme sans patrie, sans famille; vous sentez les dou-

---

1 Endroit peuplé par les nègres marrons; il y en a eu au Brésil qui ont contenu jusqu'à 30.000 fugitifs, ils n'ont été détruits que par la force armée et après de longs combats. — (Note du traducteur.)

leurs de la pauvre mère qui songe avec un tendre délire au moment où elle va bercer son enfant et qui trouve le berceau vide !

L'esclave reste étranger au banquet de la vie, il est le convive de l'infortune, et n'entend que les hurrahs du malheur! Pour ceux qui sont libres, tout est amour, rires et chants ; pour lui, la croix, le jardin des oliviers, le calice plein de ses larmes ! Le maître abuse par force la femme esclave; de l'épouse du noir, il fait sa concubine et il déprave la vierge.

La vengeance traîtresse, louche, sourde s'allume: la maîtresse offensée se trouve en face de sa rivale captive ! La morale se corrompt et sur l'autel du vice, ce sont toujours des cœurs qui saignent au sacrifice !....

Qu'est-ce que l'esclave, Sire ?

Le droit outragé, la loi conspuée, renfermée dans un étroit horizon ; le cachot de la raison : quel enfer de tourments !

C'est le Christ et Prométhée tout à la fois !....

Mais il suffit ! — Que vois-je ? — Une chambre mortuaire.... Une foule émue qui se presse et s'agite, les cloches sonnent, elles tintent un glas d'agonie.... En même temps : hosanna ! des cris de joie éclatent, des fleurs, une douce harmonie, emplissent les cieux de mon pays jusqu'aux espaces les plus reculés !.... Une faible lueur d'aurore commence à pénétrer sous les draperies du lit mortuaire.... des chants de fête s'élèvent du sein d'un peuple qui prépare des arcs de triomphe !

La nue s'est entrouverte ; — je vois un bel ange resplendissant descendu du ciel, de l'espace infini vers la couche funéraire. — L'obscurité se dissipe presque entièrement ; il dit : « Je suis la Liberté ; « dans le passé j'ai souffert, j'ai pleuré, « j'ai gémi au sein de l'amertume ; aujour- « d'hui je suis le Verbe des générations « futures. »

Et près de s'envoler vers la profonde nuit de l'oubli, l'esclavage moribond te salue, ô César !

DANS LES LIMBES

ÉLÉGIE

O Christ, ô mon Seigneur! Voici deux mille ans que je t'invoque du fond des limbes, toi, la lumière et la clarté. Jésus-Christ, effroi des tyrans!

Quand donc, ô mon Dieu! quand donc dans ton temple auguste, le temple de la vérité, retentira la voix de la liberté brisant mon esclavage?

Je trouvais beaux mes déserts sauvages; patient et joyeux, j'ai tout supporté, les sables et les guerres, les monstres et le sirocco.

Quel est mon crime? Les sanglots ont étouffé ma voix. Tyr et Carthage sont

tombées ; le temps abat les empires ; l'esclavage seul reste — comme le fou, perdu dans d'étranges pensées, survit à l'esclavage de la raison.

O Jésus ! du haut de ton trône d'étoiles, de ton trône éclatant posé dans le ciel, ne distingues-tu pas dans ce navire battu par la tourmente, ces ombres noires et hideuses, ces forçats enchaînés ?

N'entends-tu pas les éclats du fouet qui commandent la danse sur le pont de l'affreux négrier ? ne vois-tu pas la nostalgie chercher un tombeau dans les flots ?

Reconnais-moi, mon Dieu ! Je suis l'Esclavage : ma postérité immense, ô Christ jamais, jamais n'a le repos du dernier soupir.

J'ai assez souffert. Rachète mes enfants de cet enfer, adoucis tes rigueurs ; ou donne-moi dans tes bras l'éternel repos.

Ton œuvre a été incomplète : mis en possession de ta gloire tu as abandonné à leur affreuse destinée plus d'esclaves que

la nuit n'a de voiles, et que les cieux n'ont de clartés.

C'est en vain que j'entends l'écho de l'Evangile, aux sept sceaux vivants, dire que l'esclave est libre, l'esclave ce misérable fantôme devant tes regards altiers.

J'arrose de mes pleurs la trace de tes pas... du fond des limbes, je guette le nuage qui s'avance, portant dans ses flancs le foudre vengeur;

Je vois la Foi te cacher son calice, l'Espérance perdre son ancre et la Charité tout en larmes abandonner ses enfants. Assez, Seigneur; la colère de ton père est-elle impitoyable?

Une autre vision de lumière m'apparait...

— C'est la prière du soir, la prière de l'esclave, la prière qui va monter jusqu'à Dieu, d'un vol plus rapide que l'oiseau qui monte, monte toujours et disparait dans les nues.

UN LOT D'ESCLAVES

La barrière de la plantation s'ouvre et donne passage à trois cavaliers. Derrière eux marche un troupeau d'esclaves. Sans pitié, sans remords, des marchands cruels vont les vendre au delà de la Serra do Mar.

Dans la plantation, la souffrance est sans trêve, les condamnés de l'esclavage y laissent tout espoir, le cep est insensible à la pointe, et le fouet épuise lentement la vie; mais qu'importe? le commerce est lucratif, et il y a longtemps que sur le passage des trois cavaliers le désert retentit de gémissements.

Sont-ce des hommes, ces marchands? — Ce sont des fossoyeurs, ce sont les crieurs des funérailles d'une race rude et

innocente qui, dans ses amours sublimes, vaut mieux que ces frères de Joseph l'inspiré !

Les esclaves arrivent du Nord ; la sécheresse, la misère et la mort les ont amenés à Rio, en les tenant par la main.[1] — O sanglant itinéraire ! linceuil qui doit servir de toile au peintre de l'esclavage !

Savez-vous ce qu'ils ont souffert ? Savez-vous ce que ces pauvres victimes, ces enfants de l'humanité marâtre souffrent le long des chemins ? Savez-vous quelles intimes angoisses ces bandits qui les guident compriment à coups de fouet ? Combien de tristes êtres laissent, dans le mystère des forêts, leurs cadavres sans sépulture aux oiseaux de proie qui les poursuivent de leurs insultants croassements ? —

Horreur ! La nuit envahit le ciel, les

[1] Allusion aux esclaves cearenses, qui pendant la famine qui a flagellé la province du Ceará, émigraient vers les provinces du sud pour y être vendus

Cette scène se renouvelait journellement alors dans les rues de la Capitale de l'Empire et spécialement vis-à-vis de la préfecture de police où les commissionnaires visaient les passeports.

brises se taisent, mais dans les ombres du soir, sur les flancs du triste convoi, (la pensée voit l'invisible), je distingue en croupe des marchands d'hommes, et les suivant comme leurs ombres — la folie, la douleur et la famine !

Ils s'avancent pas à pas, et le commandeur les suit ; il est chargé de cordes et porte à la ceinture un couteau et un pistolet.

Le bourreau a son châtiment dans la haine qu'il inspire, et qui l'oblige à toujours craindre. Les nègres marchent demi-nus ; quand la fatigue les arrête, le fouet les fait avancer comme un troupeau. La mère, les bras croisés sur les seins, est suivie de ses enfants, et porte son dernier né sur son dos. Lieues et lieues se déroulent sur la route maudite, les esclaves marchent toujours, affamés. Ils passent la nuit dans les cases de la plantation indiquée par leur chef.

Sinistre voyage ! Parfois les vautours

planent et s'abattent en nuées ; un esclave suicidé, pendu à un arbre, leur offre un affreux festin.

Entendez-vous cette détonation ? C'est le crime qui veille à la conservation du convoi, c'est le terrible réveil des songes de liberté de l'esclave qui pense à la fuite. Le fouet, la fatigue, la faim sont les auxiliaires des vils marchands.

Nous vîmes le lot d'esclaves entrer dans la plantation ; nous assistâmes à la vente.

Le planteur arriva ; il regarda les nègres, et entra en marché. O liberté ! tu versas encore des pleurs, en voyant ces mains enchaînées !

Une esclave agenouillée auprès de la porte, disait : — Maître, vendez-moi !

« — Les enfants sont beaux, dit le planteur, vous le voyez ; je les vends pour peu de choses, pour rien. Amène tes enfants, négresse ?

« Seulement deux ! » demande l'un des marchands.

« Et les autres ? »

« Ceux-là ? — Oui... ceux-là ?

« Si vous le voulez, l'affaire est faite; je garde les autres négrillons, ma femme veut seulement que je me défasse de ceux-ci. »

Le marchand d'esclaves paie son acquisition, et met les enfants en croupe. O ciel ! ma plume se refuse à continuer; les regards égarés de la mère les suivirent... !

Avez-vous déjà vu le scorpion, renfermé dans un cercle de feu, se tordre en vaines convulsions, et dans cette lutte suprême, étouffant de rage, tourner contre lui-même son dard funeste !

Ainsi, la mère esclave se tordait les bras; puis muette, immobile, elle se couvrit le visage de ses mains, la malheureuse était folle !

LA NOURRICE

On entendit frapper à la porte, c'était quelqu'un qui venait prendre des informations. Elle était négresse bon teint, de taille moyenne, de façons agréables, et paraissait à peine avoir de dix-huit à vingt ans.

« N'est-ce pas ici, dit le visiteur, que l'on a annoncé une nourrice, dans le journal d'aujourd'hui ? »

« Oui, monsieur, répond de l'intérieur la voix d'une vieille matrone. Holà ! la fille, viens au salon — Asseyez-vous, monsieur. C'est mon esclave ; elle est fort active pour le ménage ; essayez-en, vous ne voudrez plus changer. Le médecin peut garantir sa santé ; elle sait coudre, laver et repasser, est adroite, et sait plaire aux

enfants comme bien peu d'autres, je vous l'assure. Son loyer est pour rien ; c'est soixante mille reis. »

« Et son enfant ? »

La pauvre esclave se sentit défaillir et murmura :

« Maître, mon fils a été envoyé aux enfants trouvés ! »

LE LEGS DE LA MORTE

La chambre est nue ; une planche assise sur deux caisses, voilà son lit ; l'angoisse crispe ses lèvres, où tremble une prière, un crucifix repose sur sa poitrine et une faible lampe l'illumine de son vague reflet.

Sous une natte, un corps noir se débat sous l'étreinte de la maladie ; une main indécise tâte par moments un coffret de bois blanc placé près du chevet.

Quelqu'un pleure sous la varande : des pas légers, des mots échangés à voix basse redonnent pour un instant leur éclat aux yeux presque éteints de la pauvre esclave.

Sa maîtresse entre ; elle allume le cierge bénit et le met dans les mains de la mori-

bonde ; l'approche de la mort est terrible. le sépulcre a ses mystères !

— Bonjour, maîtresse — Bonjour, Thérèse — Je vais mourir — Non, espère encore — On dit qu'au ciel il n'y a pas de tristesse, que Dieu reçoit l'esclave dans sa gloire infinie...

Et ma jeune maîtresse ? Elle ne vient pas ? Oh ! l'air me manque...

« Elle changea de côté, et reprit d'une voix entrecoupée. — Je lui laisse un souvenir... C'est tout ce que j'ai... le mouchoir que j'ai brodé pour le jour de ses noces ! »

LES ENFANTS

Il avait vendu la mère et ses deux enfants; le dernier n'avait que quinze jours quand fut rendue la loi émancipatrice. Pour la pauvre esclave, statue vivante du malheur, ce fut un atroce supplice; son dernier adieu fut un blasphème, un cri de malédiction contre le ciel.

Elle passa trois longues années de larmes et de martyre, se répétant sans cesse: « J'ai été mère, voilà mon crime; c'est la loi de l'esclavage. L'esclave n'est-elle pas tenue d'être la femme de son maître, quand il le veut? »

Les mauvais traitements l'avaient épuisée; sa cruelle maîtresse, prise d'une sorte de pitié, lui remit une liste de souscription et lui dit:

« Prends-la ; elle indique le montant du prix d'affranchissement de tes enfants. Pour toi, j'ai décidé par mon testament que tu serais libre à la mort de mes petits-fils... »

Elle sortit, vieillie par la souffrance, portant un de ses enfants et suivie de l'autre chargé d'un plateau pour recevoir les aumônes, et alla par la ville implorer la charité des passants.

Il la rencontra, et s'arrêta en palissant ; mais elle prit les deux enfants dans ses bras, et le regard éteint, la voix étouffée, lui dit :

« Une aumône, ô mon maître ! une aumône pour la liberté de vos enfants ! »

L'EMIGRANT

— « Voici l'Amérique splendide ! La liberté doit être ici plus vigoureuse et plus belle ; l'oiseau au vaste essor semble le dire aux cieux, la rivière à la brise et le soleil à l'étoile !

Il semble que la poitrine se dilate à son souffle divin, les fils de ce pays n'ont pas à pleurer sur leur destinée, Colomb, le hardi penseur, l'a découverte ; le condor a plané dans les cieux, et l'Amérique est montée pour le contempler, sur le sommet des Andes !

Les lianes entrelacées enchainent les géants des forêts ; la forêt est un couvent, dont les arbres sont les moines, la liane est un rosaire, dont les grains sont des fleurs. (!!!)

« J'ai quitté ma patrie, avec ma bêche pour tout trésor, je me suis embarqué sur la mer profonde, et suis venu demander mon pain au Nouveau Monde, à la terre de Cabral. »

« Salut, Amérique ! Le despotisme mourrait à ton haleine. Au travail, émigrant ! Le train part, et je m'enfonce avec lui dans l'intérieur du Brésil. »

Il arriva à destination, dans une *fazenda* couverte de champs de canne à sucre et de café, terre promise de l'agriculture.

« Pas une charrue ne se voit ! La semence confiée au sol inépuisable, germe et donne la récolte. Il y a tant de monde sans foyer en Europe, et il y a au Brésil tant de terres qui n'attendent qu'un travailleur ! »

« Terre du travail, sois ma patrie ! » Quelqu'un qui l'entendit lui indiqua un homme dans la cour de la plantation. —

« — Monsieur, je suis émigrant. Je fuis mon pays en proie à la tyrannie. »

« — C'est bien, attendez un peu, qu'on mette aux fers cet esclave qui est arrivé trop tard au travail. » D'autres esclaves subissaient divers supplices. L'émigrant frissonna.

« — Un instant, monsieur. Quels sont ces hommes ? des assassins ? » — Ce sont mes esclaves, des brutes. —

« O cruauté ! s'écria l'émigrant. Périsse l'agriculture, si elle ne sert qu'à torturer des esclaves ! » La bêche échappe de ses mains, il la ramasse ; et la rejette avec horreur, en croyant y voir le symbole de l'esclavage. »

L'ESCLAVE NOURRICE

Elle était déjà vieille, la pauvre négresse; elle était esclave, mais tendre comme la plus tendre mère; et quel amour elle avait pour son jeune maître qu'elle avait nourri de son lait!

Elle en prenait tant de soin!... Quand elle le voyait revenir de l'école, et lui dire bonsoir, le bonheur, comme un rayon de lumière, faisait étinceler ses yeux.

Son fils, à elle, était mort tout petit... elle avait élevé l'autre, et son amour le faisait deux fois son enfant.

Un jour, on voulut l'affranchir, mais elle prit comme un outrage l'offre de sa liberté, en disant: « Maîtresse, par pitié, ne me séparez pas de l'enfant que vous m'avez donné! »

Elle rêvait, rêvait toujours à lui ; elle priait, priait pour lui ; le jour, l'heure où elle ne le voyait pas étaient pour elle un jour, une heure néfastes.

Mais les années passèrent ; tout finit, et ainsi finit son doux rêve. Il y a des fils-reptiles qui crachent de la bave, et la bave empoisonne un cœur de femme.

Il le fit. Il leva (ô mères !), il leva sa main sur le visage de celle qui avait entendu les vagissements de son berceau, qui avait veillé ses nuits, et apaisé ses douleurs !

La pauvre vieille tomba à ses pieds : « Mon lait d'esclave vous a donné la vie, à vos genoux, mon maître, je vous demande grâce ! »

LE TESTAMENT

— Monsieur, un de mes amis, dont je pleure la perte, vient de mourir. Il a laissé par son testament une somme destinée à la rédemption des esclaves, et je viens remplir ici le devoir dont il m'a chargé à son lit de mort. Vous avez, je crois, un vieil esclave. Je voudrais l'affranchir ; il est âgé, il a rendu bien des services, deux raisons pour m'intéresser à lui. Le prix de sa liberté ne peut être bien élevé, et en outre un esclave si dévoué vous l'avouerez, monsieur, mérite qu'on l'aide à recouvrer sa liberté.

— J'ai compris. Vous désirez donc...

— Que vous l'affranchissiez moyennant indemnité.

— Combien m'apportez-vous ?

— Un conto.[1]

— Un conto ? reprit le maître stupéfait. C'est trop peu; il y a quarante ans qu'il me sert. »

---

[1] 2,500 francs environ.

LA SORCIÈRE

Il est minuit ! La forêt vierge murmure sous les caresses du vent ; tout est paix et repos, seule, l'esclave sent l'attraction de l'abîme.

La prairie est à deux pas, la prairie dont les fleurs donnent le poison et la mort. Horreur ! être mère et être seule, être vivante et n'avoir plus le fils de ses amours !

Agonie interminable ! Elle a passé toute sa vie dans les lourdes chaînes de l'esclavage, voyant autour d'elle croître la vile foule de ses compagnons d'infortune ; pour lui rendre le bonheur, elle s'est faite sorcière.

Oui ! Dans les nuits tranquilles, à l'heure où le jaguar même dort, elle

affranchit les âmes, en leur versant l'éternel sommeil.

La prairie est là, la rosée scintille sur les brins d'herbe, les bœufs sont étendus à terre, et ruminent le long des sentiers.

Elle allume la lampe fumeuse de sa case, se dresse, et regarde l'immensité ; son regard est cruel et impitoyable ; elle sent redoubler la haine dans son sein.

Elle ouvre la porte ; personne ne l'a vue, elle sort et gagne la vaste prairie, et la Médée esclave, au noir visage argenté par la lune, choisit les plantes funestes.

Elle connaît les racines et les lianes, les solanées mortelles et la strychnine ; pas à pas elle glisse légèrement, et sème le poison.

Demain, dans les ruisseaux, dans les fontaines limpides, on boira la mort et l'éternel sommeil !... Le ciel est pur, les étoiles resplendissent ; son âme seule reflète l'enfer.

Quelle vengeance poursuit la sorcière,

l'esclave ricanante qui voudrait dans sa fureur arroser la nature entière d'un breuvage empoisonné ?

Mais silence, elle revient... ô pauvres enfants, elle tire le philtre caché dans son sein, et leur en humecte les lèvres.

Elle se retire et entre dans l'appartement des travailleurs, le cruel bourreau de la Justice divine, la noire sorcière de la plantation !

LES FILS LIBRES DE MÈRE ESCLAVE

— Monsieur, votre plantation est réellement belle. Vos cultures sont prospères, vous avez un étang, de l'eau courante, des moulins, et des terrains à perte de vue. Vos champs de canne à sucre sont superbes.

— Oui, je crois qu'il n'y a pas de meilleure plantation dans les environs et la récolte de cette année a été plus mauvaise pour d'autres que pour moi. J'ai six plantations (que vous appelez mines dans le Nord), mais de toutes je prefère celle-ci, et j'ai bien raison.

— Mais aussi que de travail ! et qu'il faut de monde et de bras ! J'ai cent esclaves aux champs, levés avant le jour,

et qui travaillent jusqu'au soir, et je ne leur épargne pas les veillées.

— Voilà leurs habitations, vastes, aérées et disposées en face l'une de l'autre. Celle-ci est celle des femmes, et celle-là celle des hommes. De cette façon, tout est tranquille.

— Mais où demeurent les autres, je m'explique: où sont les cases occupées par les esclaves mariés ?

— Depuis la loi du ventre libre [1], qui nous a ôté tout intérêt à cela, j'ai jugé inutile qu'il y eût encore des ménages chez moi!

[1] La loi du 28 Septembre 1871, qui a déclaré libres tous les fils de mère esclave, nés après sa promulgation.

LA FAMILLE

— Tu pars, Josepha ? — Non — Tu ne pars pas ? — Non, je reste. — Sais-tu quel sera ton sort ? — Celui de l'esclavage.

— Tu vas me quitter, tu vas m'abandonner ! — Que dis-tu ? Ne suis-je pas ta femme ? — O malheureuse esclave, ô mes pauvres enfants, tristes oiseaux sans nid !

Hier soir, je t'embrassais, et me laissais bercer par de doux rêves ; aujourd'hui, je suis la prise du malheur ; l'on vient de me vendre aujourd'hui, Josepha !

Sainte Vierge ! de te vendre ! Ce n'est pas vrai ! dis-le moi. — Hélas si, triste esclave, Jésus n'a pas fait le bonheur et l'espérance pour nous.

Je t'aime de toutes mes forces. Ce n'est que pour ton amour que j'ai sup-



porté les rigueurs de l'esclavage ! ne plus te voir, ce sera ma mort. Non, pardonne-moi, j'aurai la force de vivre par ton souvenir.

— Et moi, infortunée, que sera-t-il de moi, quand demain tes enfants, ne te voyant plus travailler, me demanderont : « Où est notre père ? Est-ce qu'il est parti ? » Que leur répondrai-je ? dit l'esclave en mêlant ses larmes à celles de son mari. — Tu leur répondras : « Mes enfants, je ne le sais pas. »

—

Sur une plage rocailleuse, un groupe se montrait le lendemain un cadavre flottant sur les flots argentés !

L'ESCLAVE MARRON

Il s'était enfui.... Où trouver un refuge? La forêt est infestée de serpents et de jaguars; chaque rugissement, entendu dans les fourrés fait sentir la nécessité d'un gîte.

Où passer la nuit?.... Les ombres couvrent la terre, et voilent l'aspect du ciel.... Il marche à travers la sombre épaisseur des bois, comme le génie du mal, comme un coupable que poursuit la vengeance céleste!

Fiancé des ténèbres, sa poitrine souffre l'étreinte d'un crime qu'il ignore: « O Cham, vers quels lointains pays fuis-tu? Esclave, qui a fait de toi un maudit? »

Les basses branches des arbres arrêtent à chaque instant ses pas fatigués; devant

lui les oiseaux effrayés s'envolent avec des cris lugubres ; tout, jusqu'à son propre écho, lui est une terreur.

Voici une grotte, un antre. — Le noir fugitif s'enfonce dans ses flancs ténébreux. O ciel ! destin affreux ! se sentir esclave devant la sublime liberté de la nature !

Ceux qui l'arrêteront auront droit à une forte récompense ; n'est-ce-pas, maîtres cruels ? On le cherche, des hommes à l'âme vile trahissent pour ses oppresseurs les droits sacrés de l'humanité.

Tyrans impitoyables, bourreaux au cœur de pierre, pourquoi rouvrir encore la tombe de l'esclavage ? N'a-t-elle pas assez dévoré de victimes ?

Qu'elle est sa vie ? — Seul, toujours seul dans le désert, il dispute à la bête féroce un aliment incertain. Si la mort pitoyable le surprenait dans ses déserts, il aurait du moins pour linceuil l'auguste manteau des cieux.

La forêt balançant sa sombre cheve-

lure; le torrent, la solitude, les brises et les fleurs, tout augmente dans son âme inquiète l'intensité de ses terreurs!

La douce profondeur des nues étoilées est une embûche pour le banni; il n'ose sortir; il se cache; les broussailles servent d'abri au pauvre fugitif.

Parfois, se glissant au dehors d'une grotte obscure, il étend son bras dans les ténèbres, guette l'état du ciel, et recule effrayé à la pâle clarté de la lune; il a peur de la lumière.

Pourtant, quelqu'un l'a aperçu au moment du crépuscule. Les *capitães do matto* sont à l'affût, ils dégaînent leurs couteaux épaulent leurs carabines. — « Rends-toi, ou tu es mort; la résistance est inutile! »

A quoi bon résister? Au moment du naufrage qui va l'engloutir, est-ce que le matelot harassé ne se rattache pas à une lueur d'espérance, en jetant à la mer des richesses pour avoir encore un moment de vie?

Il fit de même. Il tendit ses mains aux liens, et ils partirent; on eût dit un fantôme du sépulcre cramponné au gouvernail du vaisseau de la vie.

—

L'horloge de la plantation sonnait minuit, quand il arriva dans la cour. Le commandeur et le maître viennent recevoir le condamné.

— Que l'on sonne la cloche, dit le planteur, et que l'on assemble tous les nègres! Et les esclaves sortent un à un de leurs cases.

— Qu'on allume le feu, et que le supplice commence! Les compagnons du fugitif baissent les yeux, et sentent leur cœur se briser.

Ils forment les rangs, mornes, refoulant leurs larmes; c'était l'horreur des ténèbres pour les ténèbres, de la lumière pour la clarté!

....

Le fouet s'abat en sifflant, le sang coule; chaque coup est suivi d'un gémissement ou d'une imprécation; ce n'est plus un corps humain — ce n'est qu'une plaie, que des chairs déchirées!

Dans le délire du supplice, l'œil de l'esclave étincelle dans son orbite, comme on voit briser l'eau luisante dans la profondeur d'une citerne sombre.

Le râle commence, la mort vient de rengaîner son poignard; le fouet siffle toujours; mais le corps de l'esclave ne le sent plus.

Il avait cessé de souffrir! — Son âme, quittant son enveloppe mortelle, était allée au devant de l'aurore qui commençait à rougir les cieux!

LE CHANT DU TRAVAIL

O soleil, soleil dont les rayons portent si loin, n'as-tu pas encore séché tous mes pleurs !

Mon corps est épuisé par le travail du jour, et celui de la veillée commence une autre agonie.

J'arrose de mes larmes les pieds du caféier ; aussi ses fruits sont-ils rouges comme le sang, et le symbole de mes tortures.

O terre ! mère chérie, ne suis-je pas aussi un de tes fils ? Ouvre-moi ton sein, ô terre ! Viens, ô mort ! viens me donner le repos.

L'oiseau va retrouver son nid, la forêt étincelle de fleurs ; mais le sommeil n'a

pas été fait pour moi, la nuit n'apporte que des souffrances.

La récolte sourit à mon tyran ; l'aveugle jouit au moins du parfum des fleurs, rien ne pousse, rien ne mûrit pour l'esclave.

O terre! mère chérie, ne suis-je pas aussi un de tes fils? Ouvre-moi ton sein, ô terre! Viens, ô mort! viens me donner le repos.

LA NEUVAINE [1]

Le soleil couchant, rougeâtre comme un bassin de cuivre, illumine du milieu des nuages les édifices et la cour de la plantation.

Les rayons allongés font étinceler les toits de chaume des cabanes, nids semés sous les grands arbres, le ruisseau rapide fait tourner la roue de l'usine.

Au loin chantent les oiseaux ; le bouvier ramène son troupeau et son chien fidèle poursuit dans le bois la génisse égarée.

Dans la cour, une échelle solide aux pieds enterrés dans le sable, est placée contre un mur. Le crépuscule a fait place à la nuit.

---

[1] On donne ce nom, dans certaines plantations à un châtimen corporel administré pendant neuf jours consécutifs.

Une troupe sordide descend du côteau et apparaît sur la route. Ce sont des hommes au buste noir et amaigri, vêtus d'une grossière chemise.

Le hoyau pend à leur dos déchiré ; un carcan de fer garni de sonnettes qui tintent à chaque pas, entoure leur cou.

Les esclaves s'avancent... une femme se traîne la dernière, serrant dans les bras son enfant qui sourit sur son chaste sein.

Elle voit l'échelle dont le soleil dore l'extrémité et songe avec terreur au supplice.

Elle ne veut pas mourir !

On ne veut pas mourir quand on est mère !...

Huit jours de supplice ne suffisaient pas à la cruauté du maître ; la plantation a ses lois; le supplice doit durer neuf jours!... Encore un jour!

On arrache l'enfant des bras de l'esclave condamnée, il roule dans la pous-

sière, se relève et le pauvre petit suit sa mère d'un pas chancelant.

L'esclave est attachée à l'échelle; deux « feitores » retroussent leurs manches et font siffler les lanières du fouet.

Horrible spectacle !

Des sanglots, des cris étouffés, du sang. Scène révoltante !

Le sang jaillit... Bravo ! dit l'un des bourreaux : ce sont les roses écarlates de la neuvaine !

C'est là une des scènes qu'offre ma patrie ! — Quelle infamie mon Dieu ! Et il se dit libre le pays qui reconnaît l'esclavage de ses enfants !

LA PRIÈRE

La cloche vient de faire entendre le dernier coup de l'Angélus ; les nègres quittent le travail et reprennent le chemin de leurs cases. C'est l'heure où le triste esclave, rêvant à l'ombre des palmiers, évoque le souvenir de sa patrie ; il croise les mains sur le manche de la lourde bêche, et envoie au ciel de son pays sa mélancolique chanson :

— « O terres enchantées de l'Afrique sauvage, où rugit le lion en secouant sa fauve crinière ! Je ne vous verrai plus, je ne reverrai plus, ô désert, tes sables sans fin, et l'oasis où le serpent énorme, notre Dieu colossal, serre dans ses replis son compagnon, comme une tendre mère embrasse ses enfants !....

Douces hirondelles qui rasez mon front, dites : avez-vous passé sur les tentes de mes parents ? N'êtes-vous pas envoyées par eux, comme des feuilles qu'arrachent les rafales, pour transporter sur vos ailes rapides mon âme jusqu'au pays où je connaissais le sourire ?.... »

Ave, Maria ! C'est l'heure du calme et de l'amour ! La cloche de la plantation appelle à la prière ; les nègres s'agenouillent à l'ordre du commandeur, et contemplent leurs propres douleurs sur le visage sanglant du Christ !

Les enfants au teint d'ébène, les hommes noirs comme la nuit, dont le corps tremble encore sous la douleur du fouet, chantent des cantiques de foi, de grâce et d'espérance — Gouttes de miel qui adoucissent l'amer breuvage du malheur !

Les granges sont désertes ; la rosée alourdit les fleurs ; les vapeurs du soir montent en spirales de la rivière ; les feux s'allument en crépitant sous les *ranchos*

des chemins ; le *caipóra* bondit dans les fourrés... c'est l'heure mélancolique et tendre où la légende prend un corps et tombe des bras de la nuit pour éclairer vaguement les ténèbres.

Salut, ô Marie glorieuse ! C'est vers toi que vole leur prière sous un voile de larmes ; tourne ton doux regard vers l'esclave qui t'implore; brise les fers de leurs infortunes, sèche, sèche leurs pleurs.



LÉGENDES

DES INDIENS



LÉGENDES DES INDIENS

LA TAPÉRA DE LA LUNE [1]

CRÉATION DE LA LUNE

LES feux de l'aurore et les nuages rougis du couchant l'illuminent à l'horizon lointain. Sur ses flancs, l'*yerêré* fait entendre son chant et le *cangussú* se désaltère au bord du lac tranquille.

C'est la montagne géante, dont les sombres croupes ressemblent à de noirs

[1] Le mot Tapéra, composé de *taba*, village et *éra*, suffixe qui dans la langue brésilienne indique un passé dont il reste encore des traces, signifie proprement : *village en ruines*. Appliqué à la lune il est d'une traduction difficile. (N. DU TRAD.)

crocodiles qui, la nuit, en troupes hideuses, vont en rampant se plonger dans l'eau des fleuves.

Son front contemple l'équateur. Les amazones guerrières qui la parcouraient jadis la nommaient *Taperé*, aujourd'hui elle s'appelle *Acunan*.

Un jour qu'un terrible combat l'avait ensanglantée, deux êtres humains restèrent seuls et désolés sur la montagne.

C'étaient le frère et la sœur.

— Reste dans notre village détruit, ô mon cher frère, dit la jeune Indienne; je m'en vais habiter le bord du lac.

J'ai dressé ton hamac sous les gros *castanheiros*, en plaçant à côté ton arc et tes plus belles flèches. Le parfum des orchidées, compagnes inséparables des branches séculaires, embaumera ton sommeil.

Adieu ! Adieu ! — Jusqu'à quand ? — jusqu'à la fin de la nuit et le lever du jour — Puisse le chant des plus beaux oiseaux te réveiller dès l'apparition de la fraîche aurore.

L'Indienne descend lentement le vaste flanc de la montagne ; ses cheveux ruissellent sur ses épaules nues et la pâleur couvre son visage. Le soleil touchait à son déclin quand elle tendit sa couche et s'y reposa.

La nuit descendit des hauts sommets et fit évanouir la clarté du ciel. La tête aplatie des reptiles rampant sur les arbres ne fut plus éclairée que d'une lueur indécise. Les animaux des bois aux pieds craintifs faisaient bruire les feuilles ; les insectes essayaient un chant timide auquel les habitants des marais répondaient par leur étourdissante fanfare.

Alors, seule au milieu de la nature, elle entendit les tendres et mystérieuses

paroles que le vent murmurait à la forêt, et l'étoile au torrent et à la cascade ; et elle sentit l'ivresse de l'amour !

— J'irai à notre village. O mon tourment, je veux t'assouvir ! La nuit son épouse et le jour sa sœur ! — Allons mon cœur ! Tupan ! Tupan !

. . . .

Une brise légère agitait le feuillage du sassafras, le ciel était sombre et l'air pesant ; les légers agoutis bondissaient dans le bois, quand elle arriva près du hamac de son frère, tremblante et s'efforçant d'effacer de son esprit des pressentiments funestes. Elle touche le hamac ; il tressaille — Qui es-tu ?

Un baiser est la seule réponse.

. . . .

Chaque nuit sur la montagne, — colombe des forêts, elle venait trouver son

nid et le jour la retrouvait sur le bord du lac tranquille.

— Qu'elle est celle qui vient partager ma solitude ? Qui m'enivre de ses caresses ? Génie des montagnes bleues de l'autre monde, comment pourrai-je contempler ta splendeur à la clarté du jour?

Dans notre village ruiné croît le roucouyer et dans la plaine, la rosée abreuve le vert *genipape*. J'en tirerai une couleur indélébile dont je peindrai tes belles joues et si tu me visites après l'aurore, je reconnaîtrai ton visage.

Pour la troisième fois l'Indienne, pudique dans son crime, ressentit l'ivresse de l'amour. La terre était voluptueuse comme au premier jour de sa naissance. — Que vais-je faire encore ? — Elle s'abîme dans ses pensées et sonde la profondeur de la nuit qui couvre son âme.

Le lac frissonnait. A travers le feuil-

lage, les étoiles pâlies venaient se contempler dans son miroir d'argent. La jeune fille se lève ; elle gravit la montagne et s'approche du hamac.

Son frère, que la nuit faisait devenir son époux, l'attendait. — Pourquoi viens-tu si tard ? Les bienfaisants génies sont jaloux de toi, jaloux de tes baisers ! Rapproche-toi ; je t'aime !

Il la prend sur ses genoux, baise ses lèvres au splendide incarnat et tout en la caressant, passe sur son doux visage la teinture du roucou.

L'Indienne troublée porte la main à ses joues qu'elle est surprise de trouver humides.

Elle descendit avant le jour ; les rayons de l'aurore bordaient d'une frange pourprée les sommets d'Acunan et les lys de la vallée laissaient dégoutter les perles de leur calice quand elle atteignit

le bord du lac tranquille. Montant sur une branche qui se projetait sur la surface des eaux, elle pencha son front rougissant et vit dans le clair ruisseau les taches de son visage.

Alors elle tend son arc, son arc de combat et décoche une flèche contre le ciel : le trait reste fixé à la voûte du firmament.

Flèches sur flèches s'envolent, frappant l'une contre l'autre et finissent par former une liane oscillante qui touche la terre. Elle la saisit, s'y suspend et monte au ciel, où elle devient la pâle lune.

Depuis lors, l'Indienne affligée vient se mirer la nuit dans les fontaines, les mers, les fleuves et le cristal des lacs tranquilles, afin de voir si les taches de son visage n'ont pas disparu.

LE PALAIS DE LA MÈRE DES EAUX

LÉGENDE DU PARÁ

Sur une colline des environs de Portel, il se produit parfois un prodige, une merveille, un enchantement qui surprend le voyageur dans son batelet. Si, au large, cingle une igàra, si, plus près, vogue une pirogue, le rameur, après un signe de croix, s'agenouille sur la proue.

Profond mystère!... Qui peut sonder un mystère... Qui? Sur la hauteur, personne n'a encore osé monter. La cascade étonnée, qui s'accroît en roulant de la cime, s'accroche de pierre en pierre, avant de se perdre dans la rivière!

Il y a un prodige! — De nuit, dans

le courant frémissant, se réfléchit une menaçante langue luisante.

Il est horrible l'éclat de cette lumière phosphorique. La rivière paraît un fantôme, qui, errant, allume sa lanterne.

Sur ce sommet incendié, au fond de la brume claire, on ne voit point la flamme qui produit la clarté dont la rivière s'éclaire. Les oiseaux crient dans les airs, au-dessus de l'onde qui reluit... Et les canards sauvages secouent de leurs ailes des gouttes de lumière !

La croyance populaire dit que la « mère des eaux » vit sur ce sommet, dans un palais d'or pur au bord de la berge escarpée... Et quand la rivière réfléchit cette clarté qui fascine, c'est que le palais qu'elle habite s'illumine tout entier.

LA LÉGENDE DU COTON

FORMATION DE L'HUMANITÉ

Le hamac de l'indigène ne se balançait pas encore entre les cocotiers ; il n'y avait ni famille, ni cabane, ni peuples étrangers.

Les premiers rayons du jour dans les bois étaient des anneaux détachés, qui, roulant des monts jusqu'aux bosquets, se perdaient dans l'herbe.

La mouette plongeait dans l'onde claire des rivières et de la mer; mais, sur la vaste et lointaine étendue, ne voguait pas la plus légère « igàra ». [1]

Puis vint Sacaïbou, lui, le premier des hommes, presque un dieu, entouré des

[1] Pirogue creusée dans un tronc d'arbre.

génies, ses fils, — et il fit une maison et un enclos.

Il sema le coton ; peu après, la terre donna aux laboureurs le germe, l'arbuste, puis les fleurs et les fruits d'or et de neige.

Le cœur du père répudiait le géant Praïrou, celui-ci cependant, comme un être inférieur, subalterne, faisait ce que son père ordonnait.

Un soir le père sortit... le ciel était serein, et, sous un bosquet, en poussant la pierre d'un rocher, il lui prépara un piège.

Puis il lui dit : « Praïrou, ne vois-tu pas le sentier et le boa, tout écailleux, qui pend des branches et se déroule dans le piège bien dressé ?

Allons le chercher ; tu iras devant et tu tireras le lacet ; après... moi je suis vieux, et mon bras se fatigue facilement. »

Et, sur son ventre nu, rampant avec la main droite par terre, Praïrou touche au piège, mais d'un bond il recule en voyant surgir Raïrou, qui dit à Sacaïbou : « Si tu veux défricher la vallée et la montagne, il y a là dans les profondeurs, des hommes et des femmes pour cultiver la terre.

Viens avec moi et tu reviendras vite, instantanément... Ne circule-t-il pas un frémissement souterrain, comme la voix d'un peuple étrange ?

Penche-toi ici ; attache au bord de l'abîme que tu as creusé la corde de coton que tu as tressée, et descends le long de cette corde ! »

. . . .

Quand Sacaïbou fut revenu, un peuple nombreux surgissait du fond par la corde, en ondes pressées, formant une multitude de capable de peupler le monde !

Il venait des tribus de divers milieux, d'un autre climat et d'une autre race : les femmes petites et sans grâce, les hommes tous laids.

Difformes quelques uns, bègues, rudes, mal gracieux, noueux, incorrects, c'étaient des ébauches rudimentaires, incomplètes de peuples primitifs.

Il s'en hissait de plus en plus... puis, des demeures profondes, il en afflua d'autres de formes belles, régulières — tous surgissaient du sein de la terre.

Les premiers montèrent : ils formaient un groupe valide, musculeux, robuste, le tronc et le buste d'un modelé ferme, énergique, et d'un ton de bronze clair.

Mais, sur cela, la corde éclate... se rompt ! La multitude retombe ! Voilà pourquoi il y a tant de gens laids et pourquoi les beaux sont si rares !

LA LÉGENDE DE GUANUMBY

LA MORT DU SOLEIL

I

Dans l'arcade bronzée des nuages au couchant, la périssable flamme du Soleil — ce crâne de feu — tremble d'une manière fantastique ; ainsi que la flamme rouge de la lampe éternelle dans un temple gothique.

Tel qu'un fanal dans les mains d'un siècle, il noie, dans une lumière sans fin, le ciel, l'espace, la terre, les forêts et les bois ; et, sur le point de s'éteindre, il lance de fulgurants éclats et se retire, comme la vague après la vague !

Telles qu'un groupe errant, les roches gigantesques de la haute cordillière attendent, dans une lugubre attitude que le Soleil meure, et fléchissant sous le poids du cercueil, elles lui ouvrent, en se séparant, leurs seins de granit.

Un dais tendu sur le ciel, avec ses franges vert-de-gris, s'appuie sur l'obscur horizon ; convives du trépas les îles voient se dédoubler lentement au-dessus de leurs fronts altiers le plus pur azur de l'éther.

L'auguste nature est une pagode de Siva[1] : les nuages rougis sont comme des cavernes de ténèbres et d'opale, ils teignent d'un brun doré les hautes épaules des gigantesques ombres ; et comme le Christ expirant, le Soleil tombe en s'inclinant.

II

Au sein des pénombres transparentes, triste, triste sans consolation, la sauvage

---

1 Dieu de la destruction et de la mort, chez les Indiens.

indigène berce, dans son petit hamac, son enfant mort.

Les larmes sillonnent sa face rayée, bronzée, brunie ! Elles sont de la mer des profondes angoisses, les premières perles.

Un rameau vert à la main, elle écarte les insectes avides et piquants... Et les fleurs de la vallée épient la nuit qui descend lentement.

Elle module un chant sauvage ; — chant rude, douloureux, — dans la foi de ses croyances, dans la langue de ses aïeux.

« Le Guanumby[1] qui vole et qui revole, parmi les fleurs de l'anajá[2] n'est-il pas venu se poser ici ? et par trois fois, le soleil est déjà venu ! déjà !

Le Guanumby... qui hume l'âme de l'enfant, qui laisse son corps sans chaleur,

[1] Guanumby ou Oaincumby espèce d'oiseau-mouche.
[2] Cochleospermum insigne, espèce de palmier.

et s'en va dormir au milieu des parfums de la fleur la plus voisine.

Oh ! brises, qui passez dans ces montagnes, dans la montagne arrêtez-vous ; et pendant que je veille, oh ! échos de ces contrées, passez au loin, passez !

Le fils du guerrier a été cueilli en son chemin par un génie ailé, comme l'oiseau des bois s'éveille entre les serres de l'épervier.

Rayons de soleil, clairs de lune couleur des eaux, qui sur les eaux scintillez, venez enchanter, embellir la tombe légère de plumes dorées, que lui ont tissée ses parents.

Elle est suspendue aux branches d'arbre, où elle séduit l'oiseau qui passe ; changez en guirlande de lumière les plumes du berceau tranquille.

Le Guanumby, qui vole et qui revole, parmi les fleurs de l'anajá, viendra humer

l'âme de l'enfant, avant la nuit, pour la porter à Tupan[1] ! »

III

Les brumes blanchissantes, emplissant l'espace informe, déposent sur les sommets comme un long cercueil de plomb, — au chant funèbre du splendide Océan, qui, en se traînant, fait glisser son énorme crinière écumante.

Oh ! beauté magique ! Oh ! mon climat maternel !.... Nautonniers — les monts chauves — élevant l'esquif dans les airs, comme le défunt à bord, aux fulgurantes lumières du couchant, donnent pour sépulcre au Soleil, le vaste sein des mers !

1 L'Esprit Suprême.

LA LÉGENDE DE LA COURGE

FORMATION DE LA MER

Les ombres, comme de noirs pirates, envahissent les forêts âpres et sauvages. Le jaguar arrondit son dos comme un arc, en s'étirant sur ses pattes luisantes.

Des lumières d'étoiles, en flammes moelleuses, brillent silencieuses et pâlissantes; des vents furieux gémissent, ils sont pour les Tapuyos [1] les oracles de leurs ancêtres [2] ?

---

[1] Les Tapuyos ou Tapuyas passaient pour être le tronc de nombreuses tribus indigènes répandues sur les territoires, qui forment aujourd'hui les provinces de Maranhão et du Ceará et la côte de Pernambuco et du cap Sant'Agostinho ; ils avaient le visage plus plat que les autres indigènes, les cheveux noirs, durs et lisses.

Ils étaient grands, robustes et bien proportionnés, et parvenaient à une extrême vieillesse. On a remarqué parmi leurs coutumes celles de se percer les oreilles et la lèvre inférieure pour y insérer des rondelles de bois, de se peindre le corps et de s'orner la tête de plumes de couleurs vives, à l'occasion de leurs jours de fête. Ils habitaient des cabanes faites de branchages et de terre glaise, couvertes de feuilles ou d'herbe. Ils s'alimentaient de chasse, de pêche et de fruits, produits spontanés des forêts. Ils mangeaient en outre la chair des ennemis de leur nation, et ne se regardaient comme vengés qu'après avoir tué et mangé un ennemi. Les Jésuites les convertirent facilement au christianisme, mais après l'expulsion de cet ordre, ils retournèrent à leurs anciennes coutumes. (N. DU TRAD.)

[2] L'auteur a employé ici l'expression de « posthumos *parentes*, » dans le sens d'ancêtres. Cette sorte de metonymie est assez rare même en poésie. (N. DU TRAD.)

Au-dessus des feux de cent foyers de cannibales pendent des branches chevauchées d'ombres ; et les « cabocles »[1] tristes et mélancoliques, retournent leurs broches qui sou tiennent des lambeaux de chair humaine rôtissante.

Un rugissement fend l'air... Un jacaré[2] horrible fouette de sa queue les flancs fauves d'une once[3] ! Mais cette queue a été déchirée par la bête féroce, et le jacaré s'enfuit, en laissant sur le sable une trace sanglante.

Aux saturnales du carrefour, les sorcières se resserrent tremblantes, en atisant la braise ; « l'âme perdue »[4] lance son cri et les oiseaux étourdis ouvrent dans l'espace rougi leurs ailes recourbées.

Les tribus craintives remplissent d'é-

---

1 Ce mot, qui a d'abord désigné les ind gènes cuivrés, s'applique aujourd'hui aux métis d'indigènes et de blancs ou de noirs. (N. DU TRAD.)

2 Espèce de crocodile. (N. DU TRAD.)

3 Espèce de jaguar. (N. DU TRAD.)

4 A « alma perdida » est un oiseau qui appartient à la mythologie des indigènes du Haut-Amazone. (N. DE L'AUTEUR.)

pouvante, par leur vacarme immense, les espaces d'alentour ; sur les corps nus des mutilations et tatouages funéraires, viennent ajouter aux lamentations et aux sanglots.

Le hamac de Yaia, le chef puissant, est là, dans la cabane. — Jardin sauvage! Du fond de leurs entrailles, les pleureuses arrachent leurs gémissements, et accroupi, le chef Yaia contemple son fils mort.

Il ne veut point de vases d'argile! — les « igaçabas » [1] sont à ses yeux de misérables sarcophages ; le « marabá » exulte d'allégresse, [2] et les rites s'accomplissent au bruit des danses funèbres des anthropophages.

Fixées sur des pieux élevés, les têtes

---

1 Igaçaba, selon Gonçalves Dias, désigne toute espèce de poterie. Le mot propre eut été « igassauas », urnes mortuaires. Ce mot n'est qu'une corruption de « iucaçana », qui signifie le lieu où l'on enterre un mort et, par métonymie, l'objet dans lequel se fait l'inhumation. (N. DU TRAD.)

2 Le Marabá était un fils de prisonnier de guerre qui devait fatalement suivre le destin de son père, c'est-à-dire être dévoré un jour de fête ou de pompes lustrales. Sa joie provient de l'honneur qui va lui être fait en lui donnant pour sépulture des estomacs humains. (N. DE L'AUTEUR.)

des victimes ornent la « maloca »[1]; les crieurs soufflent dans leurs trompes, en arrière, en penchant leurs fronts tatoués.

De temps en temps, par des contractions athlétiques, un bras armé tourne rapidement; le captif résiste, et au moment de sa résistance la massue tombe, un crâne vole en éclats!...

Avec de grands cris confus, les peuples du voisinage vont dans les montagnes chercher un traître asile; et autour du défunt les torches brûlent pour éloigner de l'obscurité les mauvais génies. [2]



Dans une courge informe, Yaia lui a ouvert un sépulcre, il l'a porté près de la cabane, sous la sapucaia. [3]

---

1 La maloca est une demeure, ce n'est ni une case ni une maison; ce n'est point un village, c'est-à-dire une assemblée de maisons; c'est un vaste édifice où loge toute la portion de la tribu qui réside au même lieu: érigée par le travail de tous, la propriété en est commune à chaque famille, qui cependant y a sa demeure particulière. (N. du Trad.)

2 La plupart des tribus indigènes croient que les résines et les torches allumées autour d'un cadavre font fuir les mauvais esprits. (N. de l'auteur.)

3 « Sapucaia », Lécythis ollaria, fam. des Lécythidées. Arbre de 24 à 25 mètres de hauteur. (N. du Trad.)

Il l'a assis dans sa bière, il lui a réuni les genoux à la poitrine, il lui a mis ses colliers de dents et ses diadèmes rouges.

Il lui a entouré les pieds d'une troupe de pigeons sauvages morts, et d'un cauan qui épouvante les serpents et combat les crotales.

Les flèches, la massue, les membys [1] entourent la chère momie ; pour les combats de la mort, il emporte les armes de la vie.

A le voir si triste, si triste, pleurant là son fils, les tourterelles gémissaient sur les palmes du licury. [2]

*
* *

Le chef descend la montagne : Dès l'aurore il veut visiter la tombe de son enfant ; ici et là, mille troncs suants et les insectes qui bourdonnent dans l'air matinal !

[1] Espèce de trompe ou de flûte. (N. du Trad.)
[2] Espèce de palmier tropicale. (N. du Trad.)

Des vapeurs s'élèvent le long des degrés du rocher, — escalier désert, vaste et fumant!... Le vautour chauve se cache la tête sous son aile froide!...

Yaya continue... mais en revoyant par ces chemins la courge tumulaire, il remarqua qu'il s'en échappait d'énormes poissons.

Dans la terreur qui l'agite, il raconte aux siens, à la tribu entière le cas étonnant et néfaste!... Et les trompes résonnent au loin dans les vallons, car la nation guerrière croit y voir un augure!

Quatre enfants jumeaux, qui obéissaient au chef, — partent sans demeure, inquiets, affamés, nus, zébrés, haletants, pour la grande pêche dans leurs déserts.

Les pagés [1], les vieillards, les femmes se réunissent, ils ont la lèvre déchirée, la face triste; tandis que les uns grim-

1 Sorte de devins, prêtres rudimentaires, ayant une grande influence sur l'esprit des sauvages. (N. du Trad.)

pent aux plus hauts arbres, d'autres s'échappent d'étroites cavernes.

*
* *

Les petits cabocles voient la courge — et sans crainte ils la soulèvent avec joie sur leurs petites épaules.

Pourtant du centre, le liquide suinte, goutte, tombe, et des millions de pores coule, oui, coule !

Sur cela, Yaya apparait, grave, sombre, tranquille. Ils sont pris d'une peur terrible et s'enfuient en courant.

Le fruit tombe et, en se brisant sur le sol, inonde jusqu'aux foyers les plus lointains... De cette eau, le mythe barbare a fait la Genèse des mers !





Dans la brochure que nous avons publiée dernièrement de nos *Mythos e Poëmas* se trouve une traduction de la *Tapèra de la lune* faite par Mr. Emile Deleau, notre érudit et sincère ami du *Messager du Brésil*.

Nous n'offrons pas cette nouvelle traduction à nos lecteurs avec l'intention de la mettre en opposition avec la première : l'une et l'autre on un mérite indiscutable. — N. DE L'AUTEUR.

Le traducteur de ce poëme est Mr Morel redacteur en chef de la Revue commerciale financière et maritime pub. à Rio de Janeiro, qui non seulement demeure au Brésil depuis 12 ans, mais a visité l'asie et l'afrique. ce livre m'est parvenu à Paris. le 3 août 1884.



INDEX

Poëmes de l'esclavage

Légendes des indiens





DO MESMO AUTOR

VAGINITE. — These de Sufficiencia.

ARTIGOS SCIENTIFICOS. — *La Presse Médicale Belge*, 1874.

VARIAS POESIAS E ARTIGOS. — *Echo Americano*, Londres, 1871.

ALIENAÇÃO MENTAL. — No *Campeão do Brazil*.

ESTUDOS DE GYNECOLOGIA. — *Jornal do Commercio*, 1876.

CURSO DE LITTERATURA BRAZILEIRA. — 2.ª edição, 1882.

REVISTA DA EXPOSIÇÃO ANTHROPOLOGICA BRAZILEIRA. — 1882.

CANTOS DO EQUADOR. — Comprehendendo: *Scenas e poesias*; *Nocturnos e phantasmas*; [illegible]

PATRIA SELVAGEM. — [illegible]

TYPOS DA RUA. — No [illegible]

FOLHETINS. — No *Globo*, [illegible] 1882.

CHRONICAS DE VIAGEM, [illegible], POESIAS, ARTIGOS DE CRITICA LITTERARIA [illegible] — *Gazeta de Noticias*, *Jornal do Commercio*, *Revista* [illegible] *da Tarde*, etc.

IDYLLIOS E POEMAS. — [illegible]

[illegible]

PARNASO BRAZILEIRO. — 2.ª edição [illegible]

A publicar

PATRIA SELVAGEM. — [illegible]

MEMORIAS DE LITTERATURA BRAZILEIRA. [illegible]

PATRIA SELVAGEM. — *Os Escravos* [illegible]

TRIBUS AMAZONICAS. — Estudos de usos, [illegible] mythologia de varias nações indianas, se[illegible] [illegible]

